n8. D. 72.

LES BIOGRAPHES,

COMÉDIE EN UN ACTE

ET EN PROSE,

Par M. Ferdinand Langlé et ***

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre royal de l'Odéon, le 21 Septembre 1826.

PRIX : 1 FRANC 50 CENT.

PARIS,

AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE,

CHEZ DUVERNOIS, LIBRAIRE,

COUR DES FONTAINES, N° 4,

Et Passage d'Henri IV, N°s 10, 12 et 14.

1826.

131458-B

Digitized by Google

PERSONNAGES.	ACTEURS,
M. DUPONT, commissaire-priseur.	M. DUPARAY.
EUGÈNE, son neveu.....	M. FÉLIX-HUART.
BIARD, libraire.....	M. THÉNARD.
PACOT } Biographes.....	M. PROVOST.
GUIGNARD } Biographes.....	M. SIGNOL.
BEAUVAL, homme de lettres.....	M. EDOUARD.
UN BONNETIER.....	M. MÉNÉTRIER.
ROSE, servante de M. Dupont....	Mlle MULLER.
GEORGE, commis-associé de Biard.	M.
Un Avocat et sa femme.	
Un Pharmacien et sa femme.	
Société de M. Dupont.	
Un Marchand de tabac. } Acheteurs de Biographies.	
Un Jeune Homme. } Acheteurs de Biographies.	
Une Actrice. } Acheteurs de Biographies.	
Un Vieillard. } Acheteurs de Biographies.	
Un Clerc. } Acheteurs de Biographies.	

La Scène est à Paris.

Tous les débitans d'exemplaires non revêtus de la signature de l'Editeur seront poursuivis comme contrefacteurs.

Impr. de Chaignieau fils ainé, rue de la Monnaie n. 11.

Digitized by Google

LES

BIOGRAPHES,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE.

Le Théâtre représente l'arrière-boutique d'un libraire ; des armoires pleines de livres. Une porte au fond donnant dans la boutique et sur la rue.

SCÈNE PREMIÈRE.

BIARD, GEORGE.

BIARD, *à George qui est au haut d'une échelle devant une armoire.*

Le double fond est-il plein ?

GEORGE.

Tout est plein rase... il y en a plus de cinq mille... Ça ne tient guère de place une biographie in-32.

BIARD.

Bien ! Referme la première porte, et mets devant tous les bons livres *(il lui donne des livres)*. Tiens ! le rudiment de Tricot, Ipsiboë, l'Almanach des 25,000 adresses, Le Batteux, l'Indicateur des rues de Paris, les Mémoires de madame la comtesse Trois Étoiles, et le Cuisinier royal.

GEORGE.

Assez... *(Descendant.)* C'est ça une bonne cuirasse contre la saisie.

BIARD.

Ah ! si l'on vient saisir, deux exemplaires seulement en évidence.

GEORGE.

Oui, oui... et puis le reste se vendra sous le manteau

Digitized by Google

comme ça que vous dites... Il est bon le commerce... faudrait ne pas avoir dix sous dans sa poche... Ah çà! ne craignez-vous point qu'un de ces matins la justice...

BIARD.

Impossible!... Je ne suis pas éditeur... je n'y mets pas mon nom... Vois : *Chez tous les marchands de Nouveautés*... Avec cette précaution, qui répond? les auteurs et les imprimeurs.

GEORGE.

J'comprends... mais si l'on v'nait à se douter que c'est vous qui...

BIARD.

Oh!... je suis un bon garçon, vois-tu... je m'en tirerais toujours.

GEORGE.

Et par quel moyen?

BIARD.

Comme les autres fois...

GEORGE.

Ah! vous avez déjà été...

BIARD.

On ne connaît que ma figure à la sixième chambre... je suis un habitué.... mais grâce à mon avocat... quel homme!... Je me souviens encore de la fin de son plaidoyer... c'est gravé là... « Regardez, messieurs, disait-il aux juges, regardez cette physionomie stupide (et il me montrait), et dites-moi en conscience si mon client est capable de discerner le bien d'avec le mal; enfin si ce n'est pas plutôt un végétal... Eh bien! les auteurs qui ont débité de belles phrases ont été condamnés, et le libraire acquitté pour cause... de stupidité.

GEORGE.

De stupidité?

BIARD.

Parole d'honneur! c'est dans le jugement... et ce n'est pas si bête, hein? Cela n'empêche pas qu'il faut redoubler de surveillance.

GEORGE.

Oh! d'abord je suis tout oreilles... c'est ma partie.

Digitized by Google

BIARD.

Ah ! si l'on vient, tu sais, un coup de sonnette.

GEORGE.

Oh ! je me forme... J' deviendrai un Elzevir.

(Il sort.)

SCÈNE II.

BIARD, *seul, assis, feuilletant son registre.*

Ah ! ah !... les petites biographies me remettent à flot... sans elles la débâcle des libraires allait m'entraîner comme tant d'autres... Les confrères méprisent cette spéculation... bibliothèque lilliputienne, disent-ils..... je crie plus fort qu'eux, et je la fais sous main... Ma foi, dix mille francs en pièces de cent sous ne valent pas plus que dix mille francs en pièces de cinquante centimes..... c'est l'in-trente-deux de la monnaie. *(Il regarde l'heure.)* Déjà si tard..... mes biographes n'arrivent pas..... ils ont pourtant des épreuves à corriger..... ils sont d'une paresse !... Oh ! je les changerai.

SCÈNE III.

BIARD, GUIGNARD.

GUIGNARD, *entrant mystérieusement.*

Il n'y a pas de danger ?

BIARD.

Entrez, entrez, M. Guignard ; vous êtes bien en retard.

GUIGNARD, *regardant de côté et d'autre.*

J'avais à faire une visite secrète... Il s'est trouvé là plusieurs collègues... on a causé, discuté... et puis, je l'avoue, je n'ose pas trop venir ici de jour... Il y avait tout-à-l'heure un grand monsieur à moustaches qui me suivait comme mon ombre.

BIARD.

Vous vous effrayez de rien... et votre collaborateur ?...

GUIGNARD.

Pacot ? il en acheté lui des moustaches, pour se donner du courage.

Digitized by Google

BIARD.

Je vous demande où il est.

GUIGNARD.

Il est allé nous chercher un nouveau logement..., plus moyen de tenir dans le nôtre... assiégés de tous côtés... on montait malgré le portier et les six étages... et suivant un proverbe arrangé par feu mon respectable père Guignard, a beau mentir qui se cache... Eh! *(Il fait un geste de peur.)*

BIARD.

Rendez donc des services à la société!... Estimables jeunes gens! mais vous en serez récompensés un jour..... car, comme je l'ai lu dans une de vos préfaces, « Nous avons « agrandi le domaine de la satire... Autrefois c'était une « critique vague et générale qui ne blessait personne... « aujourd'hui nous escaladons gaiement les murs de la vie « privée; chaque maison est de verre... tous les rideaux « sont tirés... plus de secrets dans le monde... plus de « vertus ni de probités factices... plus de doute, même pour « les maris. »

GUIGNARD.

Mieux que cela encore. Mais vous vous imaginez peut-être que je m'enrichis à cinq francs la feuille... Avec une famille nombreuse comme la mienne... les Guignard peuplent considérablement... Que faites-vous donc de ce que vous gagnez?

BIARD.

Je gagne! je me ruine plutôt. Je dois.

GUIGNARD.

Je dois aussi, moi... mais des dettes plus pressantes, ce sont celles de mon collaborateur... Ce pauvre jeune homme qui entre dans la carrière n'a pas crédit; j'ai répondu pour lui à sa table d'hôte, et qui répond...

BIARD.

Paie.

GUIGNARD.

Non, mais doit le nantir. A propos, il faut que vous m'avanciez, à moi, 500 fr.

BIARD.

500 fr.! au diable! voulez-vous un louis?

Digitized by Google

GUIGNARD, *en colère.*

Est-ce qu'on marchande ainsi les gens de lettres du 19e siècle?... Un louis! me prenez-vous pour un mendiant? Que je sois un misérable si je remets les pieds chez vous... mais prenez garde... je vous apprendrai à qui vous avez à faire. *(Fausse sortie.)*

BIARD.

Soit.

GUIGNARD, *revenant calmé.*

Voyons ce louis.

BIARD.

Tenez... mais vous me donnerez par-dessus le marché une nouvelle biographie de première qualité.

GUIGNARD.

Comment! celles que je vous ai livrées n'étaient-elles pas.....

BIARD.

Ecoutez-moi, je juge cela à la vente... la première biographie, la troisième et la quatrième étaient de bonnes marchandises. Deux heures après la mise en étalage, saisies... j'étais radieux... ça c'est vendu!... mais la deuxième, celle des actrices, ah!...

GUIGNARD.

Eh bien! c'est la mieux faite. En racontant les faiblesses des ces dames, j'ai tracé les plus jolis portraits..... de fantaisie, car je n'en connais pas une.

BIARD.

Oui, mais pas de scandale, pas de saisie, pas d'acheteurs. Moi, je voudrais qu'on saisît tous les livres..... il n'y a que ça pour relever le commerce, et si vous pouviez m'écrire une petite préface pour me faire saisir ma grammaire de Restaut qui ne se vend pas...

GUIGNARD, *effrayé.*

Ah! mon Dieu!...

BIARD.

Ce n'est rien.

Digitized by Google

GUIGNARD.

Pardon, on a sonné.

BIARD, *effrayé.*

Vous croyez?

GUIGNARD.

On se dispute dans la boutique.

BIARD.

Alerte! disparaissons.

(Ils s'enfoncent l'un après l'autre dans une armoire à trappe qui est dans la boiserie à droite.)

SCÈNE IV.

EUGENE, GEORGE, ensuite BEAUVAL.

GEORGE.

Quand j' vous dis, monsieur, qu'il n'y a personne du tout.

EUGÈNE, *regardant de côté et d'autre.*

Je crois pourtant avoir entendu...

GEORGE.

J'vous jure que le bourgeois est dehors... D'ailleurs nous ne vendons pas de biographies... *(Beauval entre armé d'une canne.)* Eh! mon Dieu! encore un monsieur! *(On entend un coup de sonnette.)* Tiens, et puis on m'appelle à la boutique!... *(Il sort.)*

BEAUVAL, *entrant.*

Où sont-ils, ces honnêtes gens-là? *(Voyant Eugène.)* C'est toi, Eugène? tu les cherches donc aussi?

EUGÈNE.

Oui, mon cher... mais ces messieurs sont introuvables.

BEAUVAL.

Depuis quinze jours je cours après eux sans succès; mais je saurai les déterrer. Les misérables! m'avoir injurié, calomnié avec tant d'audace! Tu vois une victime de la biographie des gens de lettres.

EUGÈNE.

Ils m'ont joué un tour bien plus noir à moi; dans celle

Digitized by Google

des clercs de notaires... Ils m'ont loué, mon ami...

BEAUVAL.

En effet, c'est perfide.

EUGÈNE.

D'autant plus que toutes mes connaissances y sont maltraitées, qu'on va croire que je suis affilié aux auteurs, dire peut-être que je leur ai donné des notes.

BEAUVAL.

N'est-ce pas déplorable? il faut encore que la sottise serve de véhicule à la calomnie! Ah! autant j'honore l'écrivain qui consacre sa plume à combattre les abus et à écrire des vérités utiles, autant je méprise et déteste les écrivassiers impudens ou mal intentionnés qui dirigent contre la famille elle-même l'arme qui doit la protéger.

EUGÈNE.

Parbleu! toi, rédacteur d'un journal qui a quinze mille abonnés, un de nos poètes les plus distingués, dont la plume élégante et facile enrichit les théâtres, tu devrais bien faire justice de cet infâme commerce dans quelque bonne satire.

BEAUVAL.

Je n'aime pas à mettre en rimes les vilenies de mes contemporains; je n'ai quelque verve que pour chanter ce qui est bien... le courage et la gloire des Grecs..... Quant aux écrivassiers qui m'insultent (*montrant sa canne*), voilà ma réponse : elle me coûte trois livres dix sous.

EUGÈNE.

C'est bien aussi le conseil que je compte donner à leurs épaules... mais où les trouver?

BEAUVAL.

Ils sont ici, quelque part, j'en suis sûr... passons la nuit à la porte... nous les verrons sortir, peut-être.

EUGÈNE.

Il faut que j'aille en soirée chez M. Dupont, mon oncle. Une soirée de commissaire-priseur n'est pas très-divertissante; mais j'aime ma cousine... je l'ai demandée en mariage, et j'attends la réponse.

BEAUVAL.

Va donc... moi, je rôderai autour de ce repaire... et

Digitized by Google

si je découvre quelque chose j'irai t'en prévenir... On me recevra chez ton oncle?

EUGÈNE.

Parbleu!

GEORGE, *rentrant.*

Eh bien! messieurs, est-ce que vous prenez la maison pour un café?

EUGÈNE.

Nous partons, mais vous nous reverrez.

GEORGE.

Le bourgeois est à la campagne pour plus de trois mois, d'abord... *(A lui-même, après que Beauval et Eugène sont sortis.)* Encore deux particuliers qui n'y ont vu que du feu. Avertissons M. Biard. *(Il frappe à l'armoire et sort.)*

SCÈNE V.

BIARD, GUIGNARD.

GUIGNARD, *dans l'armoire.*

Passez, passez devant.

BIARD.

Non, passez... je suis chez moi... vous me désobligeriez.

GUIGNARD.

Après vous.

BIARD, *sortant.*

Mon Dieu, comme vous êtes pâle, M. Guignard!

GUIGNARD, *en scène.*

N'avez-vous pas entendu ce monsieur qui a à la main un argument de trois livres dix sols?

BIARD.

Bagatelle!... S'il vous accoste, faites comme moi, niez bonnement.

GUIGNARD.

Mais s'il menace, s'il argumente...

BIARD.

Appelez au secours, portez plainte.

Digitized by Google

GUIGNARD.

En justice? non... Là on pourrait argumenter d'une manière plus irrésistible... la justice n'a jamais eu d'égards pour la famille des Guignard. *(Fausse sortie.)*

BIARD.

Eh bien!... vous partez? pourquoi donc êtes-vous venu ici?... pour chercher de l'argent? Et ma biographie des commissaires-priseurs... est-elle achevée? Avez-vous fait copier ma lettre à M. Dupont, à propos de son article?

GUIGNARD.

La lettre anonyme? la voici avec l'adresse.

BIARD, *appelant George.*

George.... *(George paraît.)* Faites mettre à la poste, c'est pressé. *(George sort.)*

GUIGNARD, *corrigeant.*

Quel est donc votre but en envoyant cette menace?... car rien ne se fait pour rien.

BIARD.

M. Dupont a une fille charmante que j'aime et une fortune que je ne hais pas... Cette lettre va l'effrayer; il me priera d'agir pour lui... moi bonhomme j'empêche l'article de paraître... il est enchanté du petit service, et il me donne sa fille.

GUIGNARD, *corrigeant toujours.*

Bien joué... Ah! l'anonyme est un grand pas dans la civilisation... et quand ce ne serait que pour cela qu'on aurait inventé la poste... Vous m'inviterez à la noce?...

BIARD.

Je ne peux pas... il y aura des dames.

GUIGNARD, *de même.*

Tant mieux! je n'y suis jamais allé en société de dames... Ah! *(Geste de peur.)*

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, GEORGE.

GEORGE.

Monsieur, monsieur, v'là un monde énorme... il y a

Digitized by Google

queue à la porte... une foule! il nous faudrait un gendarme... l'arrière-boutique va être envahie.

BIARD, *effrayé.*

Ce sont des gens connus?...

GEORGE.

Toutes pratiques.

GUIGNARD, *effrayé.*

C'est égal, il pourrait s'y trouver quelque malhonnête homme. (*Il disparaît dans l'armoire; Biard effrayé le suit.*)

BIARD.

C'est juste.

SCÈNE VII.

GEORGE, FOULE D'ACHETEURS.

TOUS, *mystérieusement.*

La biographie!... la biographie!...

GEORGE, *mystérieusement.*

Chut!... (*A un acheteur.*) Laquelle voulez-vous?

1er ACHETEUR.

Celle des épicières; on dit que ma femme y est.

GEORGE.

La voici. (*A un autre.*) Et vous?

2e ACHETEUR.

Celle des marchands de tabac. (*Avec orgueil.*) On y parle de moi.

GEORGE, *à un autre.*

Et vous, monsieur?

3e ACHETEUR.

Celle des actrices; je veux voir ce qu'on dit de Pauline.

UNE DAME.

C'est un livre plein de mensonges. Avez-vous la biographie des Anglais?

GEORGE.

Non, madame.

UN VIEUX MONSIEUR.

J'ai vendu quarante exemplaires de celle des avoués, qui est saisie, à cinq francs; donnez-m'en encore trente.

(*George lui fait signe de les prendre dans l'armoire.*)

Digitized by Google

UN JEUNE HOMME.

La biographie des avoués? Mon patron y est abîmé; sa femme m'a dit de l'acheter.

GEORGE.

Elle est saisie.

LE JEUNE HOMME.

J'en donne cinq francs.

GEORGE.

Je n'en ai pas.

LE JEUNE HOMME.

Dix francs.

GEORGE.

Je n'en ai qu'un exemplaire pour moi.

LE JEUNE HOMME.

Vingt francs.

GEORGE.

Prenez... mais silence... on a frappé!

UNE VOIX *en dehors*.

Ouvrez, c'est le commissaire.

TOUS.

Le commissaire!

GEORGE, *à part*.

On vient saisir; bravo!

UN ACHETEUR.

De peur d'être compromis, sauvons-nous!

TOUS.

Sauvons-nous! *(Ils sortent.)*

GEORGE.

Cent pour cent de gagnés!

(Le Théâtre change et représente le salon de M. Dupont, commissaire-priseur; une table chargée de biographies.)

SCÈNE VIII.

EUGÈNE, ROSE.

ROSE.

Vous arrivez de bonne heure, M. Eugène; ils sont

Digitized by Google

encore à table. C'est drôle tout de même que M. Dupont ne vous ait invité qu'à la soirée et pas au dîner de sa fête.

EUGÈNE.

Depuis quelque temps, mon oncle me traite très-froidement; je ne sais à quoi cela peut tenir.

ROSE.

Je le devine bien, moi... Vous aimez notre demoiselle, et comme il va la marier à un autre...

EUGÈNE.

Quoi! tu penses... je m'en doutais.

ROSE.

J'en mettrais ma main au feu, parce que, voyez-vous, nous autres cuisinières, nous ne sommes pas sourdes, et puis le soir, quand je vais éteindre son feu, il me dit comme ça : Rose, que penses-tu de M. Biard? c'est le nom du prétendu... Ma fine, que j'lui réponds, je le trouve laid... et puis il me dit : il est bien pour un mari..... et un tas de choses du même genre.

EUGÈNE.

Cependant il m'avait presque promis...

ROSE.

C'est une girouette... pas plus de résolution... c'est comme ses manies; il en a une nouvelle tous les huit jours. D'abord, après la mort de sa défunte femme, il a eu le goût des momies; c'est un singulier goût, ça... des esquelettes noirs comme du charbon qui étaient là à la porte... Je n'osais pas entrer. Ensuite il a aimé les grands hommes en plâtre; y en avait tout autour du salon; c'était comme une carrière; à présent il ne veut plus de grands hommes... mais des petits livres tout petits.

EUGÈNE.

Ah! les biographies in-trente-deux.

ROSE.

In-trente-deux, c'est ça. Le pauvre homme! v'là pourtant où la vieillesse l'a réduit!

EUGÈNE.

Il a la rage des brochures; et prenant de la méchanceté pour de l'esprit, il y cherche le matin les plaisanteries du soir. C'est le libraire, M. Biard, qui...

Digitized by Google

ROSE.

M. Biard ! oh ! non, au contraire. Il lui dit toujours, comment pouvez-vous aimer ces livres-là ? c'est des horreurs. Mon maître dit : c'est vrai ; mais il les achète tout de même, il les lit et il rit, il rit que j'ai peur qu'il n'en ait son coup de sang, le pauvre cher homme.

EUGÈNE.

Ce Biard m'a l'air d'un tartuffe ; mais je le démasquerai.

ROSE.

Voici toute la société. Je m'en vas surveiller mes rafraîchissemens qui sont sur le feu et lire la biographie des académiciens. C'est la plus risible ; on dit qu'elle a été faite par un épicier, qui a acheté leurs œuvres. *(Elle sort.)*

SCÈNE IX.

EUGÈNE, DUPONT, BIARD, UN BONNETIER, UN AVOCAT, UN PHARMACIEN, LA FEMME DE L'AVOCAT ET CELLE DU PHARMACIEN, et Autres.

TOUS, *hormis Dupont.*

AIR : *Bon voyage.*

Bonne fête
A notre ami !
Qu'à le chanter chacun de nous s'apprête ;
Bonne fête
A notre ami ;
Qu'il soit heureux autant qu'il est chéri.

LE PHARMACIEN, *cachant un papier.*

Ecoutez bien le dernier couplet.

Monsieur Dupont est un homme adorable,
Plein de vertus, plein d'esprit, plein d'honneur ;
Vive le bon, le profond et l'aimable
Monsieur Dupont, commissaire-priseur.

TOUS.

Bonne fête
A notre ami, etc.

Digitized by Google

DUPONT.

Dieu me pardonne! c'est une improvisation, docteur?

LE PHARMACIEN, *cachant son papier.*

Sans doute, sans doute... l'esprit a la fièvre à la fête d'un ami aussi cher.

BIARD.

Ces couplets-là me semblent remarquables; si vous voulez, docteur, je les publierai avec un Esculape et deux serpens lithographiés. Voilà un genre de publication qui honore un libraire, et plus sûr que ces in-trente-deux.

DUPONT.

Mon ami Biard, vous êtes trop animé contre les biographies.

BIARD.

Oui, je suis leur ennemi personnel.

DUPONT.

Les avez-vous lues?

BIARD.

Je ne lis rien, je suis libraire; mais je suis bon garçon, moi, et je trouve qu'il est odieux...

DUPONT.

Allons, n'y aurait-il pas quelque petite jalousie de métier... et ne pouvant vous défaire de vos in-octavo... Pas d'intolérance... Je n'approuve pas les personnalités; mais c'est amusant. *(Montrant une pile de biographies qui sont sur la table.)* Moi, j'en fais une collection, voyez.

L'AVOCAT, *prenant un in-trente-deux.*

La biographie des avocats... je dois y être.

DUPONT, *prenant le livre.*

Ah! je vais chercher votre nom, M. Laurendin. Oui, justement... vous voilà... ah! ah! ah!

BIARD.

Attaquer les avocats! des gens qui rendent tant de services à la société!

LE BONNETIER.

C'est égal, lisons la notice. Silence! *(Tout le monde s'approche.)*

Digitized by Google

DUPONT, *lisant.*

« M. LAURENDIN. — Il a épousé la fille d'un commissaire de police pour avoir des affaires. »

LA FEMME DE L'AVOCAT.

C'est une fausseté ; mon père était procureur au Châtelet.

DUPONT, *continuant.*

« On admire son éloquence au tribunal de police municipale. Le 26 juin dernier, par une brillante improvisation, il fit acquitter un conducteur de cabriolet qui n'avait pas allumé sa lanterne. C'est la providence des cochers de fiacre et le Démosthène du mur mitoyen. » *(On rit.)*

EUGÈNE.

Triste plaisanterie !

BIARD.

C'est odieux !

LE BONNETIER.

Pardon, c'est un éloge, il me semble... Démosthène...

DUPONT, *continuant.*

« Quant à madame Laurendin... »

LA FEMME DE L'AVOCAT.

Comment ! il attaque aussi les femmes !...

TOUTES LES FEMMES.

Ah ! mon Dieu !

LA FEMME DU PHARMACIEN, *à la femme de l'avocat.*

Comment, madame, vous êtes dans la biographie !

(Toutes les femmes s'éloignent de la femme de l'avocat.)

L'AVOCAT, *à sa femme.*

Oh ! je te vengerai, et une bonne plainte en calomnie...

DUPONT.

Et de quoi vous plaignez-vous ? Ils vous fournissent des procès, et de drôles de procès ; car aujourd'hui, de tous les journaux de spectacles, le plus amusant c'est la *Gazette des Tribunaux.*

LA PHARMACIENNE, *à Dupont.*

Il faut achever de nous lire l'article de Mme Laurendin, afin que nous sachions de quoi nous sommes menacées.

Digitized by Google

L'AVOCAT, *embarrassé.*

Non, non, c'est inutile.

LE PHARMACIEN.

Et les pharmaciens ?

DUPONT.

Voici la biographie des apothicaires, c'est bien à-peu-près la même chose.

TOUS.

Ah ! voyons.

DUPONT, *ouvrant le livre.*

« M. Aubert. » Tenez, vous êtes le premier.

LA FEMME DU PHARMACIEN.

Je ne veux pas qu'on lise l'article de mon mari.

LA FEMME DE L'AVOCAT.

Pourquoi, madame ? on a bien lu l'article du mien.

DUPONT, *lisant.*

C'est juste. «M. AUBERT.—Sa femme, ancienne danseuse de la Gaîté, qu'on voit souvent se promener au bois de Romainville, seule... avec un clerc de notaire.

TOUTES LES FEMMES, *s'éloignant.*

Ah ! Dieu !

LA FEMME DE L'AVOCAT, *bas aux autres.*

On ne peut plus voir Mme Aubert.

LE BONNETIER, *bas.*

Est-ce que vous croyez...

LA FEMME DE L'AVOCAT, *de même.*

Ah ! c'est peut-être vrai...

LE BONNETIER, *criant.*

Et moi, voyons donc mon article !...

DUPONT.

Vous ?... vous n'y êtes pas...

LE BONNETIER.

Tiens ! pourquoi cela ?

DUPONT.

La biographie des pharmaciens... vous êtes bonnetier... mais nous allons peut-être vous trouver dans celle des notables de la rue Saint-Denis *(Il cherche dans une autre brochure.)* Non, vous n'y êtes pas.

Digitized by Google

LE BONNETIER.

C'est fort ridicule : mon magasin à l'enseigne du *Mollet de Goliath* est un magasin notable. Ah ! vos biographes sont de bien tristes littérateurs !...

LE PHARMACIEN.

Quel mal leur ai-je fait, moi, je vous le demande ?

LE BONNETIER.

Et moi donc, quel mal leur ai-je fait ? je vous le demande aussi ?

EUGÈNE.

J'ai bien plus à me plaindre encore, moi qu'ils ont loué dans la biographie des clercs de notaire.

LE PHARMACIEN.

Ils vous ont loué !

BIARD, *à Eugène.*

Vous les connaissez donc ?

EUGÈNE.

Non certes, et je regarde leurs éloges comme la plus sanglante injure.

LE BONNETIER, *furieux.*

Oui, leurs éloges sont des injures, et leurs injures sont... Ne pas parler du mollet de Goliath !

DUPONT.

Allons, pas d'exagération, un peu de philosophie. Les éloges sont des vérités, et les épigrammes des plaisanteries.

L'AVOCAT.

Je vous attends, vous, à la biographie des commissaires-priseurs.

LE BONNETIER.

Oui, nous vous y attendons.

DUPONT.

Vous attendrez long-temps... car je ne pense pas qu'on ose... nous avons un rang dans l'état.

LE PHARMACIEN.

On a bien fait celle des préfets.

DUPONT.

Des préfets, oui ; mais des commissaires-priseurs...

Digitized by Google

BIARD.

Ah ! mon Dieu ! ces misérables-là ne respectent rien.

DUPONT.

Eh bien ! j'en rirais le premier ; il faut rire.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, ROSE.

ROSE, *accourant.*

M. Dupont ! M. Dupont !

DUPONT, *recevant une lettre de Rose.*

Une lettre ? encore des couplets, je parie. *(A Rose.)* Il y a-t-il un bouquet ?

ROSE.

Non, monsieur, c'est par la petite poste.

LE PHARMACIEN.

Ah ! des couplets, c'est mon fort ; chantons les couplets.

DUPONT, *donnant la lettre à Rose.*

Tiens, ma Rose, toi qui as une si jolie voix.

ROSE, *ouvrant la lettre.*

Mais ce sont des couplets en prose.

LE BONNETIER.

Alors c'est un simple compliment.

DUPONT.

Lis toujours.

ROSE, *lisant mal.*

« Monsieur,

« Je viens d'apprendre que les auteurs d'une biographie « des commissaires-priseurs, qui va paraître, font impri- « mer une notice historique où vous êtes indignement ca- « lomnié ; quand on ne peut empêcher le mal, on est « heureux au moins de pouvoir avertir ceux qui en sont « menacés. »

(Dupont arrache la lettre à Rose, et la parcourt.)

LE BONNETIER.

Et la signature ?

DUPONT, *abattu.*

Anonyme.

LE BONNETIER, *avec feu.*

Anonyme ! il faut aller le trouver, ce misérable-là.

Digitized by Google

BIARD.

Comment le trouver ?

EUGÈNE, *regardant Biard.*

On y parviendra peut-être.

BIARD, *à part.*

Il m'a regardé ; il me soupçonne : changeons de batterie.

DUPONT.

Quel malheur pour moi, mes amis ! on va m'injurier, ternir ma réputation, la veille d'une élection au tribunal de commerce !

BIARD.

Je vous plains bien sincèrement.

L'AVOCAT, *ironiquement.*

Allons donc ! il faut rire.

DUPONT.

Comment, il faut rire ?

L'AVOCAT.

Ne le disiez-vous pas tout-à-l'heure ?

DUPONT.

C'est bien différent. Qu'ils disent, s'ils le veulent, que je suis le doyen des commissaires-priseurs ; que je donne cent mille francs de dot à ma fille ; que ma fortune, ma probité, mes lumières me rendent dignes de siéger au tribunal de commerce...

L'AVOCAT.

Et vous en rirez le premier.

LE BONNETIER.

Que leur avons-nous fait ? je vous le demanderai toujours.

(Rose apporte le café et le sert au fond du théâtre.)

EUGÈNE.

Allons, mon oncle, il ne faut pas en rire, mais il faut les mépriser.

LE BONNETIER.

Oui, ils nous ont attaqués ; eh bien ! méprisons-les, et prenons le café. Il faut de la philosophie, morbleu ! moi je vous donne l'exemple. Il ne sera pas dit qu'un pamphlétaire m'aura empêché de prendre ma demi-tasse.

(La société se retire dans le fond ; Dupont reste avec Biard sur le devant de la scène.)

Digitized by Google

SCÈNE XI.

DUPONT, BIARD.

DUPONT.

Mon ami, vous pouvez me rendre un service.

BIARD.

Parlez, vous connaissez mon amour pour votre charmante fille...

DUPONT.

Nous reparlerons de votre projet qui me sourit beaucoup. Il s'agit d'une affaire personnelle.

BIARD, *à part.*

Il y vient.

DUPONT.

Il faut absolument me découvrir l'auteur de ces satires.

BIARD.

Comment voulez-vous... Ah ! une idée ! les biographes insultent tous les honnêtes gens ; ils ne louent que leurs complices et ceux qui les paient...

DUPONT.

Eh bien ?

BIARD.

Si l'on connaissait quelqu'un dont ils eussent dit du bien, on pourrait peut-être savoir...

DUPONT.

Mais ils ont dit du bien de mon neveu.

BIARD.

De M. Eugène ?

DUPONT.

Certainement. Vous n'avez donc pas entendu ?

BIARD.

Je n'ai pas fait attention... je causais...

DUPONT.

C'est sûr, il les connaît ; c'est peut-être leur complice.

BIARD.

Mais il serait donc aussi l'auteur de la lettre anonyme ?

Digitized by Google

DUPONT.

Plus de doute... c'est lui.

BIARD.

Quelle horreur! Non, c'est impossible; car enfin, dans quel but? Je concevrais cela s'il avait besoin de vous, qu'il voulût vous intimider; par exemple, s'il aimait votre fille...

DUPONT.

C'est qu'il l'aime en effet.

BIARD.

C'est mon rival?... je me tais alors... vous croiriez...

DUPONT.

Non, non, parlez, je l'exige.

BIARD.

Je n'ai rien à dire.

DUPONT.

Gageons qu'il va venir m'offrir ses services, me dire : Je découvrirai ces misérables... et dussé-je y perdre la vie... Il fera le brave devant nous, et puis il ira déjeuner avec eux.

BIARD.

Ah! je comprends; votre article ne paraît pas, Eugène a sauvé votre honneur; et vous, touché du procédé comme un oncle de comédie... mais en vérité je ne puis croire...

DUPONT.

Ah! mon ami, vous jugez les autres d'après vous; vous êtes trop bon garçon.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, EUGÈNE.

EUGÈNE, *bas à Dupont.*

Mon oncle, ne vous effrayez pas.... un de mes amis est à la recherche de nos Plutarques à dix sous.

BIARD, *bas à Dupont.*

Est-ce que vous auriez deviné, par hasard?

DUPONT, *bas à Biard.*

C'est extraordinaire...

Digitized by Google

EUGÈNE, *bas à Dupont.*

Vous sentez bien, mon oncle, qu'une fois nos invisibles découverts, je saurai bien les empêcher...

DUPONT, *bas à Biard.*

Juste comme je vous ai dit... plus de doute...

EUGÈNE.

Croyez, mon oncle...

DUPONT.

Assez, monsieur! vos ruses sont déjouées.

EUGÈNE.

Comment?

DUPONT.

Ah! vous me preniez pour un oncle de comédie... M. le rédacteur de biographies et de lettres anonymes!...

EUGÈNE, *vivement.*

Moi!

DUPONT.

Je m'en rapporte à M. Biard.

BIARD.

Du tout, du tout, je me récuse... c'est trop délicat.

(Il s'éloigne et sort.)

DUPONT, *à Eugène.*

Oui, oui, vous êtes démasqué... et votre honte sera publique... *(A la société qui est dans le fond.)* Mes amis... voici... voici notre auteur.

TOUS, *venant.*

Quoi! votre neveu?

DUPONT.

Lui-même.

EUGÈNE.

Sans le respect que je vous dois, mon oncle...

TOUTE LA SOCIÉTÉ, *reculant d'horreur.*

Un biographe!

LE BONNETIER, *à Eugène.*

Ah! c'est vous, monsieur, qui nous attaquez!

L'AVOCAT.

C'est vous qui m'appelez le Démosthène du mur mitoyen!

Digitized by Google

EUGÈNE.

Au diable !

L'AVOCAT.

Nous verrons ; mais cela ne vient pas de vous seul ; vous n'étiez pas à l'audience du cocher de cabriolet ; et il n'y a que mon voisin le bonnetier...

LE BONNETIER.

Qu'est-ce à dire ?

LA FEMME DE L'AVOCAT, *à son mari.*

Ne t'échauffe pas, amour ; tu ne pourrais pas plaider demain.

LE BONNETIER.

M'accuser ! moi ! C'est bien plutôt M. Dupont lui-même qui riait des autres et fournissait des notes à son neveu...

DUPONT, *furieux.*

M'insulter chez moi !

LE BONNETIER.

C'est clair : le neveu est biographe, l'oncle est biographe, c'est dans le sang.

LE PHARMACIEN, *à sa femme.*

Tout s'éclaircit, madame ; M. Eugène est le jeune clerc du bois de Romainville.

EUGÈNE.

C'est une calomnie...

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, BEAUVAL.

BEAUVAL, *accourant, à Eugène.*

Mon ami, je suis sur la trace... nous les verrons enfin. Demain notre vengeance commence.

EUGÈNE.

Eh bien ! messieurs, vous le voyez... Je ne vous trompais pas... (*A Beauval.*) Mon ami, tu me rends service...

LE BONNETIER.

C'est un compere.

TOUS.

Oui, oui, c'est un compère.

Digitized by Google

L'AVOCAT.

Bon Dieu ! quelle maison !... sortons d'ici.

TOUS.

Sortons !

(Le Théâtre change et représente la mansarde des biographes.)

SCÈNE XIV.

GUIGNARD, PACOT, *avec des moustaches.*

(On entend du bruit dans la coulisse.)

GUIGNARD, *entrant précipitamment.*

C'est affreux, messieurs! traiter ainsi des gens de lettres !

PACOT, *entrant de même et portant un pupître.*

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !... j'ai le dos tigré... quel affront pour la littérature !..... C'était bien la peine d'acheter des moustaches ! elles m'ont servi à grand'chose. (*Il les arrache.*)

GUIGNARD, *se frottant le dos.*

Cela n'est pas dans nos mœurs... c'est de la vieille comédie... ces gens-là sont furieusement en retard.

PACOT.

Je trouve qu'ils vont assez vite, moi. Tiens, c'est fini, *(il jette le pupître)* je ne me mêle plus de ces maudites biographies... la littérature m'assomme.

GUIGNARD.

Eh bien ! mon cher Pacot, vas-tu te décourager pour un petit désagrément?

PACOT.

Tu appelles ça un désagrément? j'appelle ça une bastonnade, moi.

GUINGARD.

Mais ce n'est pas la première fois...

PACOT.

Belle consolation ! *(Il se frotte les côtes.)* Ah ! en ma

Digitized by Google

qualité d'éditeur responsable, que ne suis-je à Sainte-Pélagie ! O bien heureux séjour ! c'est là que l'homme est véritablement libre... dans ses six pieds carrés. Au fait, qu'est-ce que la vie? la vie! c'est une averse... il pleut sur nous de tous côtés... la prison est le parapluie, et dessous on brave l'orage.

GUIGNARD.

Allons, de la persévérance, de la verve, et vengeons-nous en broyant du noir; il faut mordre.

PACOT, *ouvrant son pupître.*

Nous emménageons sous de beaux auspices... Ah! je crois que j'aurais mieux fait de rester tout bonnement...

GUIGNARD.

Chez ton tailleur.

PACOT.

Oui, chez mon tailleur... c'est bien aussi honorable... Tu m'avais promis de me faire homme de lettres, et je ne suis encore qu'un homme de peine...

GUIGNARD.

C'est ainsi qu'on parvient à la gloire; la mission des satiriques est une seconde magistrature...

PACOT.

Allons donc! je n'ai jamais vu traiter les magistrats comme on nous traite... si encore ça nous rapportait de l'argent, je dirais oui...

GUIGNARD.

De l'argent? en voilà de l'argent... *(Il montre les manuscrits du pupître.)* Tiens! la biographie des commissaires-priseurs... la biographie des biographes... et la biographie des dames du grand monde, qui est presque achevée... Voyons, écris.

PACOT, *s'asseyant.*

Et que veux-tu que j'écrive? nous avons habillé les femmes de toutes les pratiques de mon ancien maître... je ne connais plus personne dans le grand monde.

GUIGNARD.

Moi non plus, mais n'importe.

PACOT.

Pour faire une biographie, faut au moins savoir les noms.

Digitized by Google

GUIGNARD.

N'avons-nous pas l'Almanach royal? *(Il l'ouvre et lit :)* « Le comte de Valbelle, conseiller-d'état. » Il n'en faut pas davantage pour faire une notice sur sa femme...

PACOT.

Savoir encore s'il est marié.

GUIGNARD.

Tous les conseillers-d'état sont mariés. *(Il dicte.)* Madame la comtesse de Valbelle... c'est une brune piquante...

PACOT, *écrivant.*

Brune piquante...

GUIGNARD.

Non, non, mets blonde.

PACOT.

Voyons, faut-il blonde ou brune?

GUIGNARD.

Comment avons-nous mis dans l'article précédent?

PACOT, *feuilletant.*

Blonde. Il ne faut pas toujours mettre la même chose.

GUIGNARD.

Allons, mets brune... grande et belle.

PACOT.

Petite et laide serait plus épigrammatique.

GUIGNARD.

Je n'y tiens pas... petite et laide si tu veux... Mais non; grande et belle sera mieux, parce qu'il faut lui donner des amans.

PACOT, *gaîment.*

Ah! oui, tu as raison, donnons-lui beaucoup d'amans.

GUIGNARD, *dictant.*

Pendant que monsieur le comte s'occupe des affaires de l'Etat, et fort peu des siennes, madame la comtesse dîne au Cadran-Bleu, en cabinet particulier, avec... avec qui?

PACOT, *riant.*

Avec un garçon tailleur!

GUIGNARD.

Allons donc, mets avec un auteur de mélodrame.

Digitized by Google

PACOT, *écrivant.*

Deux *m* à mélodrame?

GUIGNARD.

Oui, un au commencement, l'autre à la fin.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, EUGÈNE.

(En voyant entrer Eugène, Pacot ferme le pupitre vivement.)

EUGÈNE.

Messieurs, votre serviteur.

PACOT, *effrayé.*

Ah! mon Dieu! c'est peut-être encore...

GUIGNARD, *bas à Pacot.*

Non... il n'a pas de canne. *(Haut à Eugène.)* Qu'y a-t-il pour le service de monsieur?

EUGÈNE.

C'est moi qui vous propose les miens... Vous êtes ces auteurs aimables et spirituels?...

PACOT, *avec empressement.*

Du tout, nous ne sommes pas des biographes.

EUGÈNE.

Allons donc, joyeux aristophanes, ne dissimulez pas avec moi; ne craignez rien... Moi, je le suis biographe, et je m'en fais honneur.

PACOT.

Nous ne sommes ni biographes ni aristophanes; il y a trop de risques à courir. Pas vrai, Guignard?

EUGÈNE.

Ah! j'entends, ce sont les duels... rassurez-vous... je me charge seul de rédiger l'article du courage... je ne crains rien, moi... Je suis fort à l'épée, au pistolet, au sabre; je suis même très-familier avec le bâton.

PACOT.

Moi aussi; mais j'en trouve les premiers élémens bien durs.

Digitized by Google

GUIGNARD.

Enfin, monsieur, c'est beaucoup d'honneur que vous nous faites; mais nous ne pouvons avoir celui...

EUGÈNE.

Tant pis! je vous aurais fait gagner des monts d'or... Je connais tous les libraires et tous les scandales; mais je n'ai pas assez de temps pour tout écrire, et j'avais compté que vous voudriez bien partager mes travaux et mes billets de mille francs... Excusez.

GUIGNARD, *prenant Pacot à part.*

Dis donc, des billets de mille francs... hein?

PACOT.

J'en ai jamais vu... puis ce monsieur parait être un fort, il nous fournirait des épitaphes en latin, et s'il nous garantissait de... *(Il fait le geste de frapper.)*

EUGÈNE, *à part.*

Ils se consultent.

PACOT, *bas à Guignard.*

Mais tiens, je ne crois pas un mot de tout ce qu'il nous dit là; c'est quelque aigre-fin qui veut nous mettre dedans.

GUIGNARD, *bas.*

Tu as raison. (*Haut à Eugène.*) Encore une fois, monsieur, grand merci de vos offres.

EUGÈNE, *à part.*

Tentons un autre moyen. (*Haut.*) J'en suis fâché pour vous; car, moi, je ne suis pas embarrassé. Si je suis venu ici, c'est à la sollicitation de M. Biard, qui prend intérêt à vous...

PACOT.

Comment! c'est M. Biard?...

EUGÈNE.

Lui-même...

GUIGNARD.

Il ne nous en a rien dit.

EUGÈNE.

Il vous le dira; il va venir sans doute?

GUIGNARD.

Oui, oui. C'est bien différent alors; nous acceptons, monsieur, nous sommes biographes.

Digitized by Google

PACOT.

Tout ce qu'il y a de plus biographe, d'abord.

EUGÈNE.

A la bonne heure, donc! nous voilà collaborateurs; j'ai déjà plusieurs in-32 de terminés, et qui se vendront..... (*A part.*) Beauval va venir; allons prévenir M. Dupont. (*Haut.*) Je cours chercher mes manuscrits... et puis à l'ouvrage! L'or pleuvra chez nous, et quant à ceux qui feront les méchans, je les mettrai à la raison.

PACOT.

C'est ça; et pour plus de sûreté nous mettrons votre nom sur la porte, comme une plaque d'assurance.

(*Eugène sort.*)

SCÈNE XVI.

PACOT, GUIGNARD.

PACOT.

Guignard, j'y pense, sais-tu que nous pourrions bien n'être que deux imbécilles?... Ça te fait-il cet effet-là?

GUIGNARD.

Encore un remords de conscience quand la fortune nous sourit?

PACOT.

Mais nous ne connaissons pas ce monsieur.

GUIGNARD.

M. Biard le connaît.

PACOT.

C'est pas sûr.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, BIARD.

BIARD.

Eh bien! mes enfans, où en êtes-vous?

GUIGNARD.

Nous venons de recevoir une visite qui nous a un peu embarrassés... Un monsieur qui s'est présenté de votre part comme collaborateur...

Digitized by Google

BIARD, *effrayé.*

Hein ? je ne vous ai envoyé personne... et m'avez-vous nommé ?

GUIGNARD.

Il savait votre nom.

BIARD.

Le sien, l'a-t-il dit ?

PACOT.

Non, mais il va revenir.

BIARD.

Mes amis, quelque personne qui se présente, ne me nommez pas, parce que ça pourrait nous nuire... Ah çà ! avancez-vous ?

GUIGNARD.

Les commissaires-priseurs sont finis. *(Il lui donne le manuscrit.)*

BIARD, *lisant.*

Ah ! vous avez trop maltraité M. Dupont.

PACOT.

Puisque vous l'en avez prévenu dans la lettre anonyme que j'ai copiée...

BIARD.

C'est égal... il faut adoucir. Au lieu d'imbécille, mettez qu'il a beaucoup d'esprit.

PACOT.

Ça le flattera un peu plus.

GUIGNARD, *mystérieusement.*

Nous épousons donc ?... quand je vous disais que l'anonyme.....

BIARD.

Chut... il ne faut pas critiquer tout le monde... l'éloge a bien aussi son avantage... il nous donne des prôneurs... et la vente n'en va que mieux... D'ailleurs, moi je suis.....

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, BEAUVAL, *armé d'une canne.*

GUIGNARD.

Ciel ! encore quelqu'un ! *(Ils se lèvent effrayés.)*

Digitized by Google

BEAUVAL.

Vous êtes, m'a-t-on dit, les auteurs de la biographie des gens de lettres ?

(Guignard et Pacot se placent derrière Biard.)

PACOT, *bas à Guignard, montrant la canne de Beauval.*

Il en a une solide, celui-là.

BEAUVAL.

Eh bien ?

BIARD, *à part.*

Ah! diable! *(Bas aux autres.)* Niez toujours et ne me démentez pas. *(Haut à Guignard et Pacot.)* Répondrez-vous enfin, messieurs ? êtes-vous les auteurs ?...

GUIGNARD et PACOT.

Nous ne savons pas ce que vous voulez dire.

BIARD.

Vains subterfuges ! tous mauvais cas sont niables. *(A Beauval.)* Il paraît qne monsieur est ici pour la même cause que moi... Vous avez été injurié, je le devine..... dans quelle biographie ?

BEAUVAL.

Dans celle des gens de lettres.

BIARD.

Vraiment! et moi aussi. Quelle heureuse rencontre! Puisque nous sommes confondus dans l'insulte, unissons-nous pour la vengeance. Commençons par vous, monsieur, qu'ont-ils dit ?

BEAUVAL, *montrant un in-32.*

Voyez : Beauval, homme de lettres.

BIARD.

Hein ? Beauval ? mais c'est moi.

BEAUVAL.

Vous ? Ah çà ! nous portons donc le même nom ?

BIARD.

Apparemment; mais ce qu'il y a de certain, c'est que c'est moi qui suis désigné dans l'article.

BEAUVAL.

Pardon, c'est moi.

Digitized by Google

PACOT, *à Guignard.*

C'est pas bête tout de même.

BIARD.

Vérifions les faits. *(Il lit.)* « Ecrivain famélique. » *(A Beauval.)* Cela peut-il s'appliquer à vous?

BEAUVAL.

En aucune façon, mes livres se vendent bien.

BIARD.

Malheureusement je ne puis en dire autant des miens.. mais le paragraphe suivant est encore plus décisif... Etes-vous marié, monsieur?

BEAUVAL.

Certainement.

BIARD.

Et votre femme aurait-elle fait parler d'elle... par distraction?

BEAUVAL.

Jamais... c'est une calomnie.

BIARD.

Eh bien! la mienne, monsieur, a eu ce malheur-là... parole d'honneur.

BEAUVAL.

Je m'y perds; mais c'est à ces messieurs à éclaircir la difficulté, autrement...

PACOT, *à Guignard.*

Aye! aye! si je remettais mes moustaches?

BIARD, *arrêtant Beauval.*

Prenons garde d'être injustes... s'ils n'étaient que les copistes, comme ils le prétendent, je ne voudrais pas..... je suis bon garçon...

GUIGNARD.

C'est vrai, nous ne sommes que des copistes.

PACOT.

Moi je suis copieur.

BEAUVAL.

Au moins, vous saurez me dire où est votre maître.

GUIGNARD.

Il est sorti; il va revenir.

Digitized by Google

BIARD, *bas à Guignard et à Pacot.*

Accusez le collaborateur inconnu. (*A Beauval.*) Il dira sans doute que ce n'est pas lui... mais à d'autres.

BEAUVAL.

C'est une défaite; vous êtes bien bon, il ne viendra pas. J'entends qu'il se trouve à l'instant. (*Il menace Guignard et Pacot qui veulent se sauver.*) Halte-là! où est-il? où est-il?

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENS, EUGÈNE.

GUIGNARD et PACOT, *montrant Eugène.*

Le voici! le voici!

BEAUVAL.

Parbleu! le tour est excellent.

BIARD, *à part.*

Eugène! je suis perdu.

EUGÈNE.

Ah! je vous tiens enfin! (*Il prend la canne de Beauval et poursuit Guignard et Pacot qui se cachent derrière Biard.*) Mais je ne me trompe pas, c'est M. Biard!

BEAUVAL.

Eh non! monsieur se nomme comme moi... C'est M. Beauval qui vient se plaindre aussi...

EUGÈNE.

Je le connais bien, parbleu! c'est mon rival.

BIARD.

Eh bien! oui, monsieur, et je suis ici pour rendre service au respectable M. Dupont.

BEAUVAL.

Mais pas pour prendre mon nom... Allons, vous vous entendez ensemble... je m'en doutais.

PACOT, *d'un ton piteux.*

Monsieur, ne vous fâchez pas. Moi j'étais tailleur... ils m'ont pris pour copier et aller en prison... Je ne suis que garçon homme de lettres... c'est Guignard...

Digitized by Google

GUIGNARD.

N'écoutez pas ce drôle-là... Je suis un pauvre ignorant; les injures, les personnalités, c'est le libraire qui, pour vendre ses in-32.....

BIARD.

Moi!

BEAUVAL.

Plus de dénégation; nous vous tenons enfin tous les trois...

EUGÈNE.

Beauval, je te charge d'empêcher la fuite; moi je vais dépouiller les manuscrits de nos historiens. (*Feuilletant les papiers.*) Les commissaires-priseurs, le brouillon de la lettre à M. Dupont, son article, c'est cela. Et de ce côté... ah! charmant! biographie des biographes; plus de soixante articles... parbleu! l'occasion est bonne... Ces messieurs n'ont pas fait le leur... ils le feront... séance tenante. La plume à la main et de la conscience. (*Donnant la plume à Pacot.*) Voyons, M. Pacot... la notice de M. Guignard...

PACOT.

Moi je ne sais pas...

EUGÈNE.

Attendez... je vais faire l'article. (*Il parle bas à Pacot.*)

GUIGNARD.

Oh! comment?

PACOT.

Monsieur le veut.

EUGÈNE.

Oui... très-bien. (*A Pacot.*) La plume à votre ami.

PACOT, *à Guignard.*

Mon ami!

EUGÈNE, *à Guignard.*

Faites l'article de M. Pacot.

PACOT, *à Guignard.*

Fais-m'en un bon.

EUGÈNE, *lisant par-dessus l'épaule de Guignard.*

M. Pacot... peu insruit... ignorant, s'il vous plait... assez spirituel... mettez niais.

Digitized by Google

PACOT.

Niais !

GUIGNARD.

Monsieur le veut.

EUGÈNE, *continuant.*

Vivant de ses écrits... trop doux : vivant d'injures.

PACOT.

Ça ne m'engraisse pas.

EUGÈNE.

Bien. Maintenant à M. Biard.

BIARD.

Messieurs...

EUGÈNE.

Vous êtes le plus coupable. Vous écrirez, et ce que je vous dicterai.

BEAUVAL, *à Eugène.*

Veux-tu ma canne ?

BIARD, *s'asseyant.*

C'est inutile; je suis bon garçon.

SCÈNE XX et dernière.

LES PRÉCÉDENS, DUPONT, ROSE.

DUPONT.

Eh bien ! pourquoi m'a-t-on fait monter ces sept étages?

EUGÈNE.

Arrivez donc, mon oncle, voici le brouillon de votre lettre anonyme... de la main de monsieur, et un article contre vous.

DUPONT.

Et moi qui allais donner ma fille à cet homme-là !

ROSE, *à Eugène.*

C'est vous qui l'aurez, M. Eugène... c'est bien fait.

DUPONT.

C'est donc là ce qu'on appelle des gens de lettres ?

BEAUVAL.

Ah ! de grâce, monsieur, ne confondez pas... L'homme

Digitized by Google

de lettres est indépendant, sans turbulence, ami de la vérité, et sa conscience est son guide.

EUGÈNE, *à Biard.*

Ce n'est pas tout, monsieur le libraire, vous ferez aussi votre article, et vous imprimerez cette biographie à 3,000 exemplaires. *(A Pacot et à Guignard.)* Quant à vous, messieurs...

BEAUVAL.

Pardonnons-leur tout le passé; mais qu'ils implorent au moins l'indulgence du Public.

BIARD, *au Public.*

Messieurs, je me flatte que vous ne serez pas plus sévères pour moi que le tribunal, qui m'a toujours acquitté pour cause... de stupidité.

FIN.

Digitized by Google